

NOUVELLES GÉNÉRALES.

CANADA.

--L'élection dans le comté de Chambly a eue lieu le 7 janvier. M. Benoit, conservateur, fut élu par une majorité de 150 voix sur son adversaire, le Dr. Fortier.

--La nomination dans le comté de Charlevoix aura lieu le 15 et le vote sera pris le 22. La lutte est entre l'Hon. Hector Langevin et M. Tremblay.

--Le Dr. Christie, libéral, a été élu par acclamation membre pour le comté d'Argenteuil. M. White, son adversaire, s'était retiré de la lutte.

--Près de \$100,000 ont été souscrits dans le nouveau stock préférentiel de la Compagnie d'Union.

--49° sous 0 au cap Rosier, le 5 janvier.

--Dix-huit navires seront construits cet hiver à Québec.

--Sa Majesté la Reine Victoria a nommé l'Hon. John B. Glover gouverneur de Terre-Neuve.

--Le refoulement de la glace sur la rivière Bécancour cause de grands dommages. L'eau monte toujours.

--Cinquante ou soixante hommes sont occupés à creuser les fondations de ce qui devra être le marché, près de la Porte St. Jean, à Québec.

--M. France Gosselin, cultivateur, de Ste. Julie de Somerset, a labouré quelques sillons dans son champ le 3 du courant. Rarement on a vu pareille occurrence à cette époque de l'année.

--Des ingénieurs sont actuellement occupés à sonder le lit du fleuve entre l'île Ste. Hélène et le quai Molson, pour les fins d'érection du pont Royal-Albert.

--Il a été annoncé samedi dans les églises de la ville, par une lettre de Mgr. de Montréal, que le jubilé était prolongé jusqu'au 21 avril par une faveur spéciale du Pape pour le diocèse de Montréal.

--Les rails des chars urbains, sur la rue Notre-Dame, ont été mis à découvert, et le service s'est fait les 5 et 6 janvier comme dans la belle saison.

--Neuf bills, passés par la législature d'Ontario à la session de 1874, ont été renvoyés par le gouvernement fédéral comme étant inconstitutionnels.

--Il sera demandé une charte, à la prochaine session du Parlement fédéral, pour l'incorporation d'une compagnie qui devra construire un tunnel sous la rivière du Détroit près d'Amherstburg.

--Mercredi, six religieuses ont pris le saint habit chez les Révérendes Sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Voici leurs noms : Sœur Gillis, dite St. Daniel ; Sœur Bergeron, dite St. Sabin ; Sœur de Courcy, dite St. Clotilde ; Sœur Pelletier, dite St. Michel ; Sœur Dunn, dite Ste. Faustine ; Sœur Tremblay, dite St. Roch.

Lennoxville, 7.—Un incendie s'est déclaré ce matin vers une heure au collège et l'a presque entièrement réduit en cendres. La chapelle, le réfectoire et la maison du principal ont été sauvés, grâce aux secours efficaces de la brigade de Sherbrooke.

On ignore la cause du sinistre.

Les bâtiments de la nouvelle école n'ont pas été attaqués.

Le département des Travaux Publics à Ottawa a appris que les explorateurs du chemin du Pacifique qui travaillent du côté Est et Ouest, se sont rejoints à Battle River, le jour de Noël.

M. Selwyn, le géologue, dit que la Colombie anglaise n'aura jamais d'importance tant que le chemin de fer du Pacifique ne sera pas construit. Il déclare que dans son opinion le Canada aurait raison d'augmenter sa dette pour accomplir cette entreprise.

DÉPART.—Quatre-vingts Français ont quitté Montréal pour New-York, en route pour le Brésil. C'est le gouvernement de ce pays qui paie les frais de passage de ces émigrés que le manque d'ouvrage oblige d'abandonner le Canada.

EUROPE

Les Carlistes ont levé le siège d'Hernani.

Le prince de Galles est arrivé à Bénéras.

Le prince du Montenegro, au risque de sa vie et de son trône, garde la neutralité.

Le maréchal Canrobert refuse d'être élu sénateur.

Un éboulement de terre dans l'île Réunion, colonie française, a enseveli 62 personnes.

Un corps d'insurgés de 2,180 hommes a été presque détruit en voulant surprendre Mostar.

Un désastreux incendie a éclaté dans les ateliers de reliure de J. N. Engleton, No. 12, Broadway, Ludgate Hill, Londres, Angleterre. Trois cents ouvriers sont privés de travail. On évalue les pertes à \$250,000.

Paris, 8.—Il y a eu une réunion des négociants français qui ont l'intention d'envoyer des marchandises à Philadelphie. Les industriels désiraient exposer dans la section des mines et de la métallurgie, ont protesté contre l'insuffisance de l'espace qui leur était accordé dans le département français. Ils ont toutefois décidé de prendre part à l'Exposition et de profiter de l'espace non employé dans la section agricole, quoiqu'ils ne puissent y faire fonctionner leurs machines.

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULÉ

XV

(Suite.)

Ce fut le terme de cette impuissante résistance. Fabulé tomba épuisé, vaincu sur ce sol trempé de son propre sang, de celui de Macandal, de qui la blessure s'était ouverte, et de celui du nègre dont la main dépouillée était hideuse à voir.

Les liens qui avaient servi aux deux prisonniers servirent cette fois à Fabulé. Bien garotté, rendu impuissant, il fut jeté par Macandal et son complice au pied d'un arbre.

—C'est assez travailler aujourd'hui, dit le mulâtre au nègre, nous n'arriverons pas ce soir à Saint-Pierre ; d'ailleurs, nous avons l'un et l'autre besoin de nous panser ; nous passerons la nuit ici.

Le nègre s'enveloppa la main dans des compresses d'herbes, et il s'endormit ainsi que Macandal de chaque côté de leur prisonnier.

Le lendemain, Macandal dit au nègre :

—Je suis plus franc à ton égard que ne l'avait été Fabulé, je n'ose te garantir ta grâce : retourne au camp, annonce ma venue prochaine à tes camarades ; moi seul je conduirai Fabulé à Saint-Pierre.

Le nègre s'éloigna plein d'une admiration naïve pour le mulâtre. Macandal délia les pieds de Fabulé devenu docile dans sa défaite, et ils se mirent en route.

Le soir, ils entrèrent à Saint-Pierre. Macandal se dirigea vers la geôle, et remettant son prisonnier aux mains du geôlier :

—Je vous amène Fabulé, dit-il, et moi, je m'en retourne chez mon maître.

Le juge criminel, étranger à toutes les intrigues qui s'agitaient dans l'ombre, sachant la guerre que l'on faisait à Macandal et aussi le prix que l'on pouvait attacher à la capture de Fabulé, les fit emprisonner tous les deux.

Macandal et Fabulé furent enfermés isolément, dans la geôle de Saint-Pierre, peu formidable en ce temps-là. C'était une simple case en bois, comme étaient presque toutes les maisons de la ville, placée au centre d'un vaste terrain fortifié de palissades. On comptait plus sur la terreur des nègres de se voir captifs, que sur la solidité de ces simples murailles en planches.

Macandal fut étonné de ce dénouement imprévu, et, redoutant l'issue du jugement auquel il allait être soumis, il résolut de n'attendre ni l'intervention de la justice, ni celle de son maître de laquelle il ne lui était plus permis de rien espérer. Assis au fond de sa cellule, la tête plongée dans ses deux mains, Macandal songeait au moyen de s'évader. Sa prison était au rez-de-chaussée ; nul doute à cet égard, puisque ses pieds foulaient la terre. Il écouta les bruits qui pouvaient se produire à ses côtés ; à droite et à gauche, le plus profond silence. Il en conclut que les deux cellules voisines étaient inoccupées. Mais dans quelle position était la sienne par rapport à l'extrémité du bâtiment de la prison ? Cette prison finissait-elle à droite ou à gauche ? aurait-il plusieurs obstacles à franchir avant d'arriver en pleine campagne ?

Une petite croisée, percée en œil de bœuf et garnie de barreaux, éclairait la cellule. Macandal bondit comme un chacal, atteignant à pleines mains les barreaux de la croisée, et par la force de ses bras se hissa jusqu'à pouvoir plonger le regard au dehors. Il aperçut devant lui la solitude du terrain au centre duquel était bâtie la prison, puis plus loin les palissades, et derrière celles-ci la montagne : c'est-à-dire la liberté. En penchant la tête de côté, il avait pu remarquer que sa cellule était, à gauche, l'avant-dernière du bâtiment. Il se laissa retomber sur le sol ; le plan de son évasion avait déjà germé dans sa tête. Il regarda avec regret les barreaux auxquels il venait de se suspendre ; il avait pu s'assurer qu'ils étaient fortement enracinés entre deux solives d'où il ne réussirait pas à les arracher par la seule puissance de ses mains et de ses bras musculeux.

Le succès de son entreprise était donc dans la possibilité de s'introduire dans la cellule voisine, pour de là s'ouvrir une issue sur l'enclos de la prison. Il s'agissait de percer deux murailles.

Macandal attendit la nuit. La cloison qui le séparait de la cellule où il devait pénétrer d'abord était soutenue sur un amas de roches de rivière informes et mal maçonnées entre elles en manière de mur d'appui. Il détacha avec ses ongles les plaques de plâtre qui dissimulaient les intervalles des roches, et commença à ébranler cet échafaudage fragile. Au premier bruit de son travail, il avait entendu dans la cellule voisine, silencieuse jusqu'alors, un mouvement et une agitation qui se calmèrent tout aussitôt.

Macandal ne savait s'il devait se réjouir ou s'inquiéter de cette découverte. Il s'arrêta un moment ; puis, après avoir frappé à la cloison, il demanda :

—Qui est mon voisin ?

Aucune réponse ; il réitéra sa question, même silence. Il s'imagina s'être trompé, et reprit son œuvre avec une nouvelle ardeur.

Le déplacement de trois des plus grosses roches suffit à lui ouvrir un passage où il pouvait pénétrer dans la pièce voisine, en se traînant à plat ventre. Avant de se risquer dans ce défilé, il essaya de plonger ses regards dans ces ténèbres mystérieuses. La lune, qui resplendissait au ciel, ne laissait filtrer que deux

ou trois faibles rayons à travers les barreaux d'une lucarne semblable à celle de sa cellule. Ces rayons traçaient sur le sol une langue de lumière pâle—rien de plus.

Macandal s'aventura alors ; il passa sa tête, puis les épaules, puis son corps tout entier, par l'étroit chemin qu'il s'était frayé. Il se dressa au milieu de la cellule, qui lui parut déserte ; il écouta et distingua dans un angle tout à fait noir le souffle cadencé d'une respiration. En fixant attentivement ses regards dans cette direction, il aperçut deux yeux qui brillaient dans l'obscurité et se détachaient sur le fond noir. C'était une face de nègre. Macandal allongea la main, et avant que ce témoin timide ou prudent de sa tentative d'évasion eût eu le temps de se mettre en garde, il l'avait saisi par ses cheveux crépus et traîné devant la lucarne, d'où un rayon de la lune lui tomba en plein sur le visage.

Les deux prisonniers poussèrent en même temps un rugissement terrible : ils s'étaient reconnus. Le hasard mettait encore une fois en présence Macandal et Fabulé.

Fabulé avait profité de l'étonnement de son implacable ennemi pour se dégager, et s'était acculé dans un des coins de la prison, les reins appuyés contre la cloison, le torse en avant, comme tout prêt à une lutte.

Macandal avait compris que ce n'était ni le moment ni le lieu de livrer bataille.

—Tu es fou, Fabulé, dit-il au nègre, et nous serions deux imbéciles de nous disputer ici, quand nous devons chercher à nous sauver.

—Quels moyens as-tu pour arriver à ton but ? demanda Fabulé.

—Tu vois, répondit Macandal, comment je suis parvenu en démolissant le mur de ma prison, à pénétrer dans la tienne. Il s'agit maintenant de percer le mur qui nous sépare de la liberté.

—Ce serait impossible. Tu n'avais que quelques roches à déchausser pour faire le chemin par où tu as passé ; mais ici c'est une autre affaire. Ce mur est un mur véritable. Huit jours et huit nuits ne nous suffiraient pas pour l'entamer.

—C'est vrai, fit Macandal en se frappant la tête de dépit, et il faut qu'avant une heure nous soyons hors d'ici.

—J'ai un moyen, moi, répondit Fabulé.

—Dis vite.

—C'est par cette fenêtre que j'avais médité de m'évader.

—Par cette fenêtre ? Il est donc facile d'en lever les barreaux ?

—Non ; mais il est aisé de les scier.

—A l'ouvrage alors, et vite, cria Macandal.

—Oh ! murmura Fabulé en ricanant, je me serais servi de l'instrument que voici—et il montra à Macandal une petite lime d'acier, longue comme la moitié du petit doigt, qu'il tenait cachée dans sa bouche—je me serais servi de cet instrument pour m'évader, moi, mais je préfère renoncer à ma fuite plutôt que de favoriser la tienne.

—Misérable ! fit Macandal, tu aurais ce froid courage ?

—Vengeance pour vengeance, lâcheté pour lâcheté. Tu m'as livré aux blancs, et tu voudrais que je t'aïdasse à leur échapper ? Non pas ! Si, par un autre secours que le mien, tu parviens à fuir, tant mieux pour toi ; mais ce ne sera jamais moi qui t'en fournirai les moyens.

—Hâte-toi, Fabulé, de scier les barreaux de cette prison, et de nous ouvrir à tous deux le chemin de la liberté.

—Non !

—Quand nous serons dans les bois de la montagne Pelée, nous ferons alliance, si tu veux ; ou bien si tu crois que l'un de nous est de trop et gêne l'autre, eh bien ! nous nous battons jusqu'à ce que l'un des deux soit tué.

—Non, répondit Fabulé, tu es ensorcelé ; et c'est moi qui périrais dans le combat ! Oui, il faut que tu sois ensorcelé pour n'être pas mort du coup de mousquet que je t'ai tiré, et pour avoir pu, hier, t'échapper de mes mains. Non, non, tu te sauveras comme tu pourras, et moi comme je pourrai ; mais je n'aiderai point à ta fuite.

—Le temps presse, Fabulé.

—Que m'importe !

Macandal avait feint, jusqu'à ce moment, un calme qu'il n'avait point. A mesure que les refus de Fabulé devenaient plus persistants, le mulâtre sentait sa colère lui monter au cœur ; ses poings se crispaient, les muscles de ses bras se raidissaient.

—Tu refuses décidément ? demanda-t-il au nègre en croisant ses bras sur sa large poitrine.

—Je refuse.

Macandal baissa la tête pour réfléchir un instant, puis la releva tout à coup ; ses yeux étincelaient au milieu de l'obscurité. Il fit un pas vers Fabulé, qui s'était réfugié dans un des coins de la cellule, accroupi comme une bête fauve sur la défensive, et prêt à s'élaner sur son ennemi.

—Toute tentative de ta part serait vaine, dit-il à Macandal. Tu peux essayer par la force de m'arracher cet instrument que tu convoites, mais, vainqueur même, tu ne l'auras pas.

Parlant ainsi, Fabulé avala la petite lime qu'il cachait dans sa bouche. Le mulâtre exaspéré, ivre de colère, se rua sur le nègre avec la rapidité de l'éclair et sans que celui-ci eût pu prévoir l'attaque. Macandal saisit Fabulé à la gorge, et en même temps qu'il l'étranglait entre l'étau de fer de ses dix doigts, il lui frappait la tête littéralement à tour de bras contre les roches aigües et inégales qui formaient le mur d'appui de la cellule. Fabulé n'avait eu ni le temps ni le pouvoir de se défendre. Les douleurs que lui faisait éprouver la présence du morceau de fer dans son gosier lui avaient retiré ses forces. Il poussa un râle et resta mort entre les mains de Macandal.

Le mulâtre lâcha le cadavre, qui retomba sur le sol ; et, comme épouvanté de son action, il recula jusqu'au fond de la cellule, le visage couvert de sueur et le corps frémissant.

—Misérable imbécile ! murmura-t-il... Se condamner à cette mort inutile sans profit pour lui et sans profit pour moi !

Macandal s'accroupit dans un coin de la prison en proie moitié à la rage, moitié au désespoir. Tout à coup, il se leva, et passant la main sur son front, il s'écria avec un ricanement féroce :

—Je ne laisserai pas mon œuvre inachevée ; je voulais ma liberté, je l'aurai.

Il fit un pas vers le cadavre, puis s'arrêta comme frappé de terreur. Il réfléchit, avant de poursuivre le sacrilège qu'il avait résolu. Il s'était souvenu d'avoir senti sous ses doigts, pendant qu'il étranglait Fabulé, la lime engagée dans le gosier du nègre. Cette lime, il la lui fallait à tout prix. Il se pencha sur le cadavre, écarta violemment ses deux mâchoires entr'ouvertes, plongea la main dans sa bouche, sans parvenir à atteindre l'objet de son ardente convoitise. Par l'effet d'une contraction nerveuse toute naturelle, les mâchoires de Fabulé se rejoignirent lentement pendant que Macandal fouillait sa gorge, et les dents du cadavre serrèrent comme un bracelet aigu le poignet du mulâtre, qui poussa un cri de terreur.

Macandal éprouva comme un vertige de superstition. Nul doute pour lui que Fabulé ne fût mort, et pourtant cette morsure qui l'avait légèrement atteint lui sembla un avertissement du ciel. Il demeura un instant étourdi, troublé, hésitant ; il eut peur de se voir en face du cadavre. Il tourna autour de la cellule comme une bête fauve, frappant les murs pour chercher une issue. Un instant il eut la pensée de rentrer dans sa prison et d'y attendre le sort qu'on lui réservait ; au moins serait-il séparé de ce terrible spectacle du corps de Fabulé.

Après avoir fixé pendant quelques minutes ses yeux avides sur la lucarne, le sentiment de cette liberté qui l'avait poussé à commettre un crime devenu inutile, lui inspira une horrible idée.

—Non, murmura-t-il, non, il n'est pas possible que je me condamne à la prison quand la liberté est là !

Il se jeta alors sur le cadavre de Fabulé avec la même rapidité qu'il s'était précipité sur son ennemi vivant, et enfouant ses ongles dans la gorge du nègre, il déchira ses chairs et y fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé au milieu des artères labourées, du sang figé et des lambeaux de muscles, ce morceau de fer d'où dépendait son salut.

Macandal ne pouvait atteindre aisément jusqu'à la croisée. Il traîna le corps de Fabulé, l'appuya contre le mur, et se faisant un marchepied de ses épaules, il saisit les barreaux de la lucarne de l'une de ses mains sanglantes, pendant que de l'autre il sciait deux des barreaux qui, en disparaissant, livrèrent à son corps un passage suffisant.

Macandal, une fois hors de la prison, examina avec un soin attentif l'horizon qui s'ouvrait devant lui. Le plus grand silence régnait partout ; la lune avait disparu du ciel ; quelques étoiles seules y brillaient et ne pouvaient éclairer les profondes ténèbres.

Le mulâtre s'élança droit devant lui, en courant de toute la vitesse de ses jambes jusqu'aux palissades dont il commença l'escalade en s'accrochant, de ses mains et de ses pieds, aux saillies des planches et aux nœuds des bambous dont les éclats acérés déchiraient sa peau.

XVI.

Au moment où Macandal touchait au dernier degré de sa pénible ascension, la balle d'un mousquet effleura son épaule. En même temps que le coup de feu, un cri d'alarme retentit dans la prison, et le mulâtre entendit le galop mêlé d'aboiements épouvantables d'un de ces chiens dressés à la chasse des esclaves et des Caraïbes. Son cœur se serra, mais le danger éprouva son courage ; il fit un dernier et suprême effort pour atteindre le sommet de la palissade.

Il arrivait au but lorsque le chien, acharné à sa poursuite, bondit jusqu'à lui, et saisit la cuisse du fugitif dans sa large gueule. Macandal poussa un cri de douleur, de rage et de désespoir ; au même instant deux coups de mousquet éclatèrent, et le malheureux mulâtre, frappé à la poitrine et à la tête, roula de l'autre côté de la palissade, entraînant le chien dans sa chute.

Macandal était mort comme un vulgaire malfaiteur, dans l'ombre, fusillé par une main inconnue.

Le chien lâcha sa proie, flaira le cadavre du mulâtre, et se mit à aboyer à pleine gueule pour avertir les geôliers. Ceux-ci accoururent à cet appel, portant des flambeaux de résine, qui jetaient sur cette scène une sinistre lueur. Pendant qu'ils relevaient le corps de Macandal et chargeaient sur leurs épaules ce colosse inerte, un bruit de pas cadencés et lents, comme ceux d'une troupe en marche, résonna sourdement sur le sol.

C'était la bande de Caraïbes qui ramenait Antilla. Le chien, débarrassé de Macandal, la gueule encore ensanglantée, flairant un de ses gibiers habituels, se prit de nouveau à aboyer et voulut s'élaner dans la direction que suivaient les Caraïbes. Les geôliers ne se sentant pas en force pour soutenir une attaque, arrêtèrent le chien, le lancèrent par-dessus la palissade, qu'ils escaladèrent vivement et abandonnèrent le cadavre du mulâtre.

XAVIER EYMA.

(A continuer.)